

Rencontre avec Maurice Croux

(P32), Ancien directeur de Pépinières Croux



Maurice Croux

« Depuis un siècle et demi, l'horticulture a subi des contraintes successives. Beaucoup d'établissements n'ont pas survécu. Seuls les meilleurs et les mieux gérés ont pu s'adapter. Croux est de ceux-là. Or quelle est la recette de votre succès ? Une forte passion pour le monde des plantes, une recherche incessante de la qualité, un maximum d'anticipation et l'esprit de famille. En fait, un véritable humanisme horticole. »

— Henri Delbard, président de la Société Nationale d'Horticulture de France ⁽¹⁾

(1) Préface du livre d'Emmanuel Croux, *Les pépinières Croux, quatre siècles de passion végétale*, 2009, 95 p.

Pourquoi l'Agro ? Quels sont vos souvenirs de l'école ?

Mon père Agro est mort à la guerre de 14. J'ai voulu suivre ses traces pour reprendre la pépinière familiale. J'ai donc fait math-élem au lycée Lakanal et ma prépa à Henri IV. Cela marchait assez bien mais j'ai attrapé la scarlatine deux mois avant le concours. Reçu quand même à Grignon j'ai voulu recommencer et suis rentré à l'Agro l'année suivante.

Tous les jours je prenais le chemin de fer de Sceaux pour aller rue Claude Bernard. Je me souviens du bistrot dans lequel on cassait la croute ; j'étais presque le seul à ne pas loger à la Cité Universitaire et à rentrer chez moi tous les jours. Je me souviens de quelques camarades, surtout ceux de mon groupe de travail : Crémieux, Coïc... J'ai oublié les noms des autres (qui comme le mien commençaient par un C), c'est si loin. J'aimais beaucoup les matières agricoles que je trouvais très intéressantes. J'ai oublié mes profs, sauf celui qui nous

emmenait en forêt ; il était directeur des Jardins de la ville de Paris et on se moquait de lui. Je ne sais plus son nom. Je peux dire aujourd'hui que j'ai apprécié la bonne formation générale donnée à l'Agro et la bonne bande d'amis que je me suis faite.

Qu'avez-vous fait ensuite ?

Sorti en 1934, j'ai commencé une prépa militaire pour faire mon service dans la cavalerie à Saumur. Après six mois de prépa-officier de réserve, je suis devenu pendant six autres mois sous-lieutenant à Epernay. En rentrant, à 22 ans, j'ai repris la société familiale avec l'aide de ma grand-mère maternelle (qui avait exercé l'intérim après la mort de mon père en 1918 et de ma mère quelques années plus tard), et du directeur qui l'assistait.

Dans les années 30 nous cultivions beaucoup plus d'arbres fruitiers que maintenant. A ce moment-là nos clients étaient les grandes propriétés de la région qui nous faisaient de grosses commandes, comme par exemple Albert Kahn quand il a créé son jardin de Boulogne. On livrait à l'époque les grands arbres. J'ai retrouvé une lettre de mon grand-père (mort en 1921) qui se plaint que les fils des tramways empêchent de livrer les grands arbres de la ville de Paris. Nous n'avions pas beaucoup de concurrence dans la région parisienne.

Très rapidement la guerre est arrivée. On l'a très mal vécue, d'autant plus que mon jeune frère Ubald, qui devait reprendre l'affaire avec moi, a été tué en 40. J'attendais qu'il ait terminé ses études à HEC pour lui confier la direction commerciale de l'affaire. La plupart des ouvriers se sont dispersés. On ne pouvait plus travailler, seuls 7 ou 8 sont restés. Les bureaux ont été occupés et moi j'ai été fait prisonnier. J'ai été libéré en 43 au bout de trois ans, grâce au ministre de l'agriculture de l'époque, Cazaux, qui



avait obtenu des Allemands la libération des agros pour alimenter l'Allemagne. Quand je suis rentré, il ne restait que 5 ou 6 chefs d'équipe et beaucoup de ronces. Rien n'avait été entretenu pendant trois ans, tout était à recommencer. J'ai alors repris les choses en main, aidé par l'ancien directeur, et n'ai pu embaucher qu'après la Libération. J'ai choisi de vendre quelques terrains pour activer la remise en état et assurer la trésorerie.

« **Travailler avec passion, c'est ce que j'ai essayé de faire toute ma vie** »

La clientèle a-t-elle changé ?

Oui, on plantait encore des arbres fruitiers. J'ai décidé dans un premier temps d'en planter sur d'importantes superficies. « Les promoteurs achètent à ce moment-là tous les terrains disponibles pour construire des lotissements car le besoin est grand de se reloger autour de Paris⁽¹⁾. » J'ai dû changer de stratégie pour les remplacer par des plantes d'ornement pour la nouvelle clientèle de banlieue qui se développait au début des années 50. Il fallait planter trop dans les jardins des petits pavillons dans le but de se protéger des voisins. A cette époque on a multiplié les haies de thuyas. Notre nombre de

clients a été multiplié par dix et le chiffre d'affaire par personne divisé par dix. La croissance d'avant-guerre a été longue à retrouver, malgré les innovations qui entraînaient des changements de modes de production, de vente et de livraison. Dans les années 1960, suite à des pourparlers avec le Conseil général, j'ai délocalisé l'entreprise qui s'est implantée à la ferme de Genouilly en Seine-et-Marne, tout en conservant une activité à Châtenay où

je me suis recentré sur cette maison et l'ha qui l'entoure. En 1982, j'ai transmis l'affaire à mes fils tandis que toute la production était transférée là-bas.

A 101 ans, comment relisez-vous cette vie de travail de fidélité et de passion ? Quel message pour les jeunes agros ?

Je suis content d'avoir fait ce que j'ai fait mais je n'aime pas regarder derrière moi. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai été témoin de l'urbanisation des banlieues et ai été contraint d'ajuster ma production à la nouvelle clientèle qui se développait ; je n'y pouvais rien et j'apprécie que ce coin de la Vallée-aux-Loups ait été préservé

comme la corne sud du département. Je suis heureux d'avoir transmis ce que j'ai reçu à mes enfants qui restent fidèles aux traditions familiales. J'étais la 7^e génération, mon fils Emmanuel la 8^e et la 9^e prend actuellement les rennes. Ils ont gardé notre spécialité de plantes de terre de bruyère (rhododendrons et azalées). Aujourd'hui les arbres fruitiers représentent 5 % de la production et les plantes d'ornement 95 %.

Personnellement je trouve maintenant le temps un peu long et je me demande pourquoi je suis encore là, seul depuis la mort de ma seconde femme. Je rigole quand on me parle de retraite à 60 ans. Je ne peux plus, à mon grand regret, m'occuper de mon jardin car c'est difficile de tailler avec une canne. Je vois grandir mes petits-enfants et arrière-petits-enfants dont je suis fier, et je lis beaucoup ; ce qui m'intéresse c'est l'histoire de France et de l'Europe, je consulte aussi la presse du jour, des revues. Mais je ne suis pas optimiste pour l'avenir de la France et du monde. Il faudrait plus de fraternité, tant de choses belles seraient à faire. Je recommande aux jeunes générations de travailler avec sagesse, c'est ce que j'ai essayé de faire toute ma vie.

■ *Propos recueillis par Danie Bougler⁽²⁾ et Solange van Robais*

(1) Emmanuel Croux, *op. cit.* p. 43.

(2) Veuve de Jacques Bougler (P 56), professeur de zootechnie à l'INA PG.